Ami du Clergé du 30 septembre 1948

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Fête de N.-D. du Rosaire. — L'excellence du Rosaire, 273.

Fête de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. — I. Ste Thérèse et la famille, 275. — II. Simplicité et amour généreux *(Plan)*, 275.

Plans d'instructions sur le Credo. — XXIII. « A souffert..., a été enseveli » *(suite)*, 276. — XXIV. « A souffert..., a été enseveli *(fin)*, 277.

La Sanctification de la journée. — XX. Les Exercices de piété *(suite)* : Le chapelet. 2° Le Rosaire, 279.

FETE DE NOTRE-DAME DU SAINT ROSAIRE

L'EXCELLENCE DU ROSAIRE

La meilleure façon de bien fêter Notre-Dame du très saint Rosaire, c'est de nous inspirer une plus haute estime et un plus grand amour de notre chapelet, de ce chapelet que la T. S. Vierge elle-même, selon la tradition courante, a mis entre nos doigts par l'entremise de son serviteur S. Dominique.

Et pour voir dans le rosaire la prière par excellence, point n'est besoin de nous livrer à de hautes considérations. Il suffit de rouvrir notre catéchisme d'enfant, d'y relire la leçon sur la prière, de constater que dans le chapelet se réalise à la perfection ce que le catéchisme nous enseigne sur la véritable nature de la prière et sur les conditions d'une bonne prière. Et il apparaît tout de suite que le rosaire est la prière par excellence ; 1° parce qu'elle est la prière totale, à la fois hommage et demande, — et 2° la prière parfaite, tout ensemble attentive, humble, confiante et persévérante.

I. — *Prière par excellence*

De la prière beaucoup se font une idée uniquement utilitaire et intéressée. Pour eux prier c'est demander, demander encore, demander toujours. Ils n'ont jamais imaginé qu'elle pouvait être autre chose qu'un S. O. S. de pauvres humains en détresse.

Tout autre est la notion de la prière que nous enseigne le catéchisme. Il est bon de s'en souvenir. Selon lui la prière est « un acte par lequel notre âme s'élève vers Dieu pour lui rendre hommage et lui demander ses grâces. »

Ainsi elle est à la fois hommage et demande, et même hiérarchiquement hommage d'abord et demande ensuite.

Certes la prière-demande contient implicitement notre hommage. Demander c'est avouer son infériorité et reconnaître la supériorité de celui à qui on s'adresse. Cela témoigne que l'on croit à sa puissance et à sa bonté. Mais cet hommage n'est qu'inclus dans la demande. Il vient plus de notre misère que du sentiment de notre admiration et de notre gratitude. Il se présente donc comme quelque chose de bien imparfait.

La vraie prière, la prière totale, est faite de l'expression de notre vénération et de notre reconnaissance et ensuite du recours à tant de puissance et de bonté dans nos besoins.

C'est bien ainsi que prient les *Ave Maria* de notre chapelet.

Ils s'élèvent de notre âme d'abord pour rendre hommage à Marie, à ses vertus, à sa puissance, si parfaitement ramassées dans la partie initiale de la Salutation angélique : « Je vous salue, Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles est béni. » Et même, par Marie, c'est explicitement jusqu'à Dieu que montent les sentiments de notre cœur : « Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni... », comme pour nous rappeler que si nous rendons un culte aux saints, même à leur Reine à tous, la T. S. Vierge, c'est parce qu'ils sont les amis de Dieu et nos intercesseurs auprès de lui.

Et c'est seulement quand nous avons ainsi loué la T. S. Vierge et par elle le Dieu très bon et tout-puissant, que la partie finale de la Salutation angélique expose nos demandes : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Et là encore, comme notre requête se déroule bien selon l'ordre marqué par Notre-Seigneur ! Quand, à la demande des apôtres, il s'institua professeur de la prière et leur enseigne le *Notre Père*, il gradua si bien leurs demandes, que les intérêts de Dieu priment les nôtres : la sanctification du nom du Seigneur avant notre pain de chaque jour.

Et pareillement dans l'invocation du *Je vous salue Marie*, ce que nous fait demander le rosaire, c'est l'essentiel, le royaume de Dieu et sa justice. Nous réclamons l'intercession de la T. S. Vierge pour l'heure de notre mort qui fixera définitivement notre sort éternel. Les soucis du présent ne sont inclus que discrètement dans ce petit mot : *maintenant* de l'invocation finale de l'*Ave Maria* : priez pour nous pauvres pécheurs, *maintenant* et à l'heure de notre mort.

Comme le Bienh. de Montfort avait raison de chanter :

> O sublime prière !
> Si l'on vous connaissait,
> Un chacun vous dirait
> Jour et nuit sur la terre.

Car elle est bien la prière vraie, plénière, totale, celle de la louange et de l'invocation, celle qui honore et qui demande, et selon l'ordre voulu de Dieu, c'est-à-dire le spirituel et l'éternel d'abord, et ensuite seulement le matériel et le temporel.

Et comme il réalise au mieux la vraie nature de la prière, le rosaire en réunit toutes les perfections.

II. — *Prière parfaite*

Pour être exaucé de Dieu, il ne suffit pas de prier, il faut *bien* prier.

Et à cette question : comment faut-il prier ? Le catéchisme répondait : « Il faut prier avec *attention, humilité, confiance* et *persévérance.* »

1° Avec *attention* d'abord. Et voilà qui est chose difficile à notre imagination. On l'appelle parfois la folle du logis et il est bien vrai que, à genoux et les yeux fermés en la présence de Dieu, nous la surpre-

nons souvent à vagabonder loin de ce qui devrait l'occuper tout entière.

Et justement le rosaire lui offre le dérivatif dont elle a besoin. Je ne sais qui a nommé le rosaire « une pieuse distraction ». Et il l'emmène, en effet, dans un beau voyage au pays du Christ, pour y revivre de Nazareth à Jérusalem, en passant par Bethléem, tous les principaux mystères de la vie de Jésus et de Marie.

Dans ces décors évoqués, ce qui occupe surtout la pensée, c'est le pathétique du drame qui se joue, qui commence sous le soleil printanier de la cité des fleurs, qui se continue sous l'orage du Golgotha, qui s'achève dans les splendeurs de l'Ascension et de l'Assomption.

Comment l'âme ne se tiendrait-elle pas attentive, captivée qu'elle est par toutes ces scènes successives où se sont décidées ses destinées éternelles dans un grand débat entre l'amour de Dieu et la liberté humaine.

2° Et comme il invite néanmoins à *l'humilité*, autre condition essentielle de la prière, ce rosaire qui pourrait s'enorgueillir peut-être d'avoir découvert le secret de prier avec attention !

Il n'est pas de ceux qui s'évertuent à aligner de belles et longues phrases pour montrer leur savoir, qui font de la littérature avec le bon Dieu lui-même, qui se complaisent dans ce « *multiloquio* » que Notre-Seigneur reprochait aux pharisiens. Il se souvient des apôtres qui demandèrent un jour à leur maître de leur enseigner à prier. Et lui aussi nous fait dire à Marie une prière que Dieu même a apprise aux hommes par l'intermédiaire de l'archange Gabriel dans le mystère de l'Annonciation et par l'intermédiaire d'Elisabeth dans le mystère de la Visitation : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce... »

Il se souvient du prêtre qui dit à la messe : « Seigneur, ne regardez pas mes péchés personnels mais ne tenez compte que de la foi de votre Eglise. » Et il ne veut prier qu'avec la prière de l'Église : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs... »

Il est des gens qui disent : le bon Dieu me suffit, c'est bien plus simple d'aller directement au bon Dieu, mieux vaut avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints..., etc., etc. Leur excuse, c'est qu'ils ne se doutent pas de la témérité prétentieuse d'une pareille mentalité. Que sommes-nous petites créatures et pécheurs incorrigibles pour louer Dieu comme il le mérite et pour avoir droit qu'il nous écoute ?

Mais il y a une créature dont l'adoration et l'action de grâces se sont épanouies en un cantique d'agréable odeur, le *Magnificat* et cette créature, c'est Marie. Et il y a une Immaculée qui a trouvé grâce devant Dieu pour elle et pour son peuple, si bien qu'elle a été établie la médiatrice de toutes les grâces du temps et de l'éternité, et cette immaculée, c'est Marie.

Heureux ceux qui vont à Jésus par Marie ! Ce sont les humbles. Ils sont ces petits béatifiés par N.-S., puisqu'ils n'agissent pas par eux-mêmes, mais par leur Mère.

3° Et de s'en remettre ainsi de tout à leur bonne mère quelle *confiance* cela donne à leur prière, cette confiance exigée en toute circonstance par Jésus de ceux qui venaient lui demander un miracle !

S'il y a une personne à qui on manifeste un désir avec la foi qu'on sera exaucé, c'est assurément la mère. Une mère ne sait jamais dire : non, à son petit. C'est plus fort qu'elle, comme l'on dit. Si grande est la confiance de ce petit qu'il croit que sa maman peut lui donner ou lui obtenir tout ce qu'il désire. Il est bien persuadé qu'elle peut tout pour lui, même s'il est pauvre et sans moyens. Elle l'a tellement accoutumé à ne se voir jamais rebuté.

Avec la Mère du ciel, cela devient réalité. Car elle est certes toute bonne, comme la meilleure des mères plus que la meilleure des mères, mais elle est aussi toute-puissante. Tous les trésors du ciel sont à sa disposition, puisqu'elle est la dispensatrice de toutes les faveurs et secours du ciel, puisque surtout elle dispose du trésor qui contient tous les autres. elle dispose du cœur de son Jésus, elle est Notre-Dame du Sacré-Cœur.

4° Quant à la *persévérance*, qui achève de faire la prière parfaite on peut dire que le rosaire y entraîne naturellement. Son chapelet de grains en forme de cercle n'a pas de fin. On n'achève de le dérouler entre ses doigts que pour recommencer encore et toujours. « Si quelqu'un de vous, déclarait Notre-Seigneur, ayant un ami, va le trouver au milieu de la nuit, disant : Mon ami, prête-moi deux pains, car un de mes amis qui voyage est arrivé chez moi et je n'ai rien à lui offrir et que de l'intérieur de la maison l'autre répond : Ne m'importune point, la porte est déjà fermée, mes enfants et moi nous sommes au lit, je ne puis me lever pour te rien donner : Je vous le dis, quand même il ne se lèvera pas pour lui donner parce qu'il est son ami, il se lèvera à cause de son importunité et lui donnera autant de pains qu'il en a besoin » (Luc, XI, 5-8).

Cette importunité, recommandée par le Maître, le rosaire la pratique jusque dans ses formules, puisqu'il est la répétition des mêmes prières. Ceux qui le connaissent mal l'accusent de monotonie et de redites. Il est en réalité la persévérance qui vient à bout de tout.

Attention, humilité, confiance, persévérance : aucune des quatre qualités de la prière qui fasse défaut au rosaire. Il s'offre donc à qui sait le pratiquer comme la prière parfaite : celle à laquelle rien ne manque. Il n'y a pas d'eucologue, même extrait des pages les plus enflammées des saints, qui puisse nous offrir mieux que le rosaire.

* *

Et c'est à cause de cette excellence que le rosaire est la prière universelle, la prière catholique.

Incessamment l'Eglise enseignante la recommande à ses enfants et fidèlement l'Eglise enseignée la pratique.

La dernière encyclique du grand pape Pie XI, du pape de la science et du pape de l'action, aura été pour recommander au monde en nos temps troublés, l'usage du rosaire.

Et entrez dans une église, regardez ceux qui prient devant la Vierge ou devant l'autel et vous verrez à leurs mains plutôt qu'un livre, leur chapelet.

Prions donc avec notre chapelet. C'est à quoi la Vierge de Lourdes invitait la petite Bernadette, puisqu'elle ne se montrait à elle qu'à l'appel de son rosaire. Il y a là comme l'approbation du ciel, son approbation visible à tout ce que nous venons de dire de l'excellence du rosaire, prière hors pair, parce que prière totale et prière parfaite.

POUR LA FETE
de
SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

I

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ET LA FAMILLE

Mes frères,

Notre France a besoin d'âmes pures qui intercèdent et s'immolent pour sa rédemption : nos monastères sont nos paratonnerres en face de la justice divine et une vocation religieuse est une des plus enviables bénédictions.

Mais notre France a besoin aussi de foyers chrétiens qui lui infusent un esprit nouveau et exorcisent le matérialisme cupide et corrompu et les haines qui nous mettent au bord de l'abîme.

Bien qu'ayant quitté les siens à l'âge de 15 ans, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est un modèle de piété familiale ; c'est du reste, au sein de son admirable famille, à l'exemple des vertus de ses parents, que la jeune fille a puisé le germe de ses hautes vertus.

I

Avant de s'unir, Louis Martin et Zélie Guérin avaient envisagé l'un et l'autre la vie religieuse ; ils n'y avaient renoncé que convaincus de n'y être pas appelés ; ils eurent neuf enfants : quatre s'envolèrent bien jeunes, et parmi eux les deux petits garçons qu'on rêvait petits missionnaires ; les cinq autres furent religieuses.

Ce foyer courageux était un modèle de piété : M. Martin assistait à la messe chaque jour et communiait souvent ; — un modèle de travail : un triple commerce de bijouterie, d'horlogerie, de « point d'Alençon », avec les nombreux enfants, ne leur laissait guère de loisirs.

Et cependant, ce foyer prédestiné et où l'union était délicieuse, voit se multiplier les deuils : après les quatre chérubins, c'est la religieuse du Mans, sœur de Mme Martin, après ce sera Mme Martin, alors que Thérèse a un peu plus que quatre ans ; et quand la jeune fille sera rentrée au Carmel, M. Martin subira pendant cinq ans la maladie doublement pénible qui en voilant toutes ses facultés, le conduira au tombeau.

Ah ! m. f., comme nous sommes peu fondés à penser que Dieu doit récompenser ici-bas nos pauvres efforts, quand à la suite de Marie, Mère des douleurs, il impose tant de séparations terrestres à ses meilleurs amis !

C'est M. Martin qui, en se fixant à Lisieux, va diriger l'éducation des cinq orphelines. Elles sont formées à l'esprit de sacrifice et à une grande charité envers les pauvres ; mais surtout l'atmosphère de la famille est celle de la piété solide et aimée ; rien apparemment d'extraordinaire, mais la foi chrétienne considérée comme source de la vie et de la joie.

II

Aussi comme cette âme, cependant toute à Dieu, aima sa famille !

Amour très tendre, dont témoignent mille traits touchants, mais amour qui sait obéir et réparer les petites fautes. Dieu s'emploie à rendre son cœur viril.

Les épreuves continuent pour l'angélique enfant : la Vierge Marie en lui souriant lui apparaît et la guérit d'une maladie mystérieuse où l'on veut reconnaître la férocité jalouse du démon.

A quatorze ans elle obtient de son père en larmes, mais chrétien généreux, la permission de solliciter son entrée au Carmel. Elle devra attendre une longue année encore.

Le jour de sa prise d'habit fut la dernière des joies familiales sans mélange : un mois après, une nouvelle attaque de paralysie du père vénéré mit au comble les angoisses des cinq sœurs : mais elles n'ignoraient pas que cet admirable chrétien s'était offert en victime et que Dieu avait accepté l'holocauste.

Quand la quatrième de ses sœurs entra au Carmel, les vœux de Thérèse étaient comblés, mais ses biographes nous diront avec quel soin elle sut observer la règle, se mortifier dans ses relations avec ses sœurs, de façon à ne pas susciter d'obstacles à l'union de la communauté.

* *

M. f., je n'ai rien dit des grandes vertus religieuses de notre Sainte et en particulier de sa charité si aimable, qui s'emploie sans répit à faire du bien sur la terre.

Prions-la pour notre pays qu'elle a tant aimé.

Prions-la pour nos familles, afin qu'elles redeviennent chrétiennes à l'image de sa famille à elle, qu'elles attirent la miséricorde de Dieu sur cette patrie de ses prédilections et qu'elles y recomposent l'esprit de devoir, de foi en Dieu et d'union. Ainsi soit-il.

II

SIMPLICITÉ ET AMOUR GÉNÉREUX
(Plan)

Je voudrais que la petite sainte Thérèse fût pour nous tous comme une maîtresse des novices et qu'elle nous entraînât à ce qu'elle a si bien pratiqué : beaucoup de simplicité dans la piété, — beaucoup de générosité dans la piété.

I. — *Simplicité*

Pour être simple, il faut d'abord croire très fort que Dieu est un Père très bon et qu'il attend surtout qu'avec lui nous pensions, nous priions, nous agissions, et nous acceptions comme des enfants.

Donc ne pas s'étonner des distractions, des sécheresses : nous sommes des petits à l'esprit décousu, à la volonté faible et non pas héroïque.

Rien de compliqué dans la piété, pas de recherches de nouvelles formules, les méthodes traditionnelles mais suivies sans routine.

Agir en enfant, c'est faire tout, même les plus petits sacrifices, dont personne ne se rend compte, par amour.

Enfin, tout accepter, être heureux de tout ce qui nous vient, de tout ce qui contrarie notre volonté. C'est bien assez pour moi,... et puis Dieu, mon Père, y a déposé beaucoup d'amour.

II. — *Amour généreux*

Sa piété, sous des expressions simples, enfantines, est toute virile ; — ce n'est pas pour rien qu'elle a pris cette deuxième détermination, de la Sainte-Face. Elle a bien et souvent considéré tout ce qui prolonge la Passion du Maître : persécution des ennemis, — insuffisances ou même trahisons des âmes

consacrées ; et ces opprobres, elle veut les essuyer, les remplacer par autant de consolations. *Sitio.*

* *

« La seule chose que je désire, c'est de voir le bon Dieu aimé. » « C'est uniquement l'immolation entière de soi-même qui s'appelle aimer. »

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XXIII

« A SOUFFERT SOUS PONCE-PILATE, A ÉTÉ CRUCIFIÉ, EST MORT ET A ÉTÉ ENSEVELI... » *(suite)*

Dans la précédente instruction il a été établi deux choses : 1° que la passion, la crucifixion, la mort et l'ensevelissement de Jésus-Christ faisaient l'objet d'un décret divin, prémédité, annoncé des siècles d'avance, — 2° que Jésus-Christ connaissait ce décret, qu'il en avait vu chez les prophètes les annonces précises, qu'il l'avait accepté, que tous les événements de sa passion et de sa mort fussent un libre don fait par lui à son Père et à nous.

Nous avons dit également que ces événements marquent le suprême sommet de l'histoire créée. C'est donc là que nous devons chercher le dernier secret de la Sagesse divine. Quand nous voulons savoir ce qu'est Dieu, en son fonds inaccessible, il faut nous tourner vers la croix du Christ. On comprend que S. Paul ait proclamé :

« Lorsque je suis venu chez vous — à Corinthe — ce n'est pas avec une supériorité de langage ou de sagesse que je suis venu vous annoncer le témoignage de Dieu. Car je n'ai pas jugé que je dusse savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié » (I Cor., II, 1-2).

Notez bien que S. Paul appelle cela « le témoignage de Dieu ». C'est comme s'il disait : « Dieu seul se connaît parfaitement. Dieu seul peut se révéler. Ne faisons pas appel à la sagesse humaine. Mais regardons la croix. »

Que nous dit donc la Croix du mystère infini de Dieu ? Voilà ce qu'il nous faut rechercher, dans cette seconde instruction. Et nous allons voir que le mot sacré qui se fait entendre au Calvaire, le mot fulgurant, éblouissant, bouleversant, c'est le mot d'*amour !*

1° Dieu nous a aimés en décrétant l'Incarnation et la Rédemption ; — 2° Jésus-Christ nous a aimés, en réalisant les desseins de son Père.

I. — *Dieu nous a aimés*

a) Sans doute, il y a de l'amour dans la création. Elle ne peut se concevoir sans l'amour du Créateur, sans la puissance d'expansion du « bien » : *Bonum sui diffusivum.*

b) Mais il y avait des degrés dans l'amour. Visiblement Dieu a choisi le plus haut degré concevable : S. Jean a pu dire : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jo., III, 16).

Le même S. Jean, dans sa première Epître (IV, 7 et suiv.) insiste sur cette vérité essentielle :

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car *Dieu est amour*. Il a manifesté son amour pour le monde en envoyant son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. »

Fénelon a fort bien rendu cette vérité :

« Vous savez, par une expérience sensible, ce que c'est que de languir faute d'avoir au dedans de soi une vie et une nourriture d'amour. On est inanimé et comme sans âme, dès qu'on n'a plus ce je ne sais quoi au dedans, qui soutient, qui porte, qui renouvelle à toute heure... Ne rien aimer, ce n'est pas vivre ; n'aimer que faiblement, c'est languir plutôt que vivre. Toutes les plus folles passions qui transportent les hommes ne sont que le vrai amour déplacé, qui s'est égaré loin de son centre. Dieu nous a faits pour vivre de lui et de son amour. Nous sommes nés pour être brûlés et nourris tout ensemble de cet amour, comme un flambeau pour se consumer devant celui qu'il éclaire. Voilà cette bienheureuse flamme de vie que Dieu a allumée au fond de notre cœur : toute autre vie n'est que mort. Il faut donc aimer » *(Lettres de Direction*, édition M. Sagnac, p. 31-32).

d) Ce qui confirme cette vue si profonde, c'est le précepte divin sur le premier et le plus grand commandement : Aimer Dieu, aimer son prochain comme soi-même ! Si nous sommes faits à l'image de Dieu et à sa ressemblance, il est naturel que l'amour soit notre loi, notre règle, notre vie. Sans amour pas de vie humaine. Mais tout cela ne s'explique que par la vérité première découverte et exprimée par S. Jean : « Dieu est amour ».

Si Dieu est amour, il y a de l'amour en tout ce qu'il fait. Et il y en a davantage dans son chef-d'œuvre, qui est l'Incarnation. Il ne pouvait nous aimer mieux qu'en donnant son Fils pour nous racheter.

e) Objection : — En tout cela nous voyons bien l'amour de Dieu pour nous, mais s'il a sacrifié son propre Fils pour nous, comment se manifeste l'amour du Père pour le Fils ?

Réponse : — l'amour du Père est sûrement et nécessairement plus grand encore pour son Fils que pour nous. L'amour du Père envers le Fils se manifeste dans l'Evangile par des paroles inoubliables, comme celle que l'on entendit au Jourdain, pour le baptême de Jésus : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu ! » (Mt., III, 17). Et encore au Thabor, au jour de la Transfiguration : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu : écoutez-le ! » (Mt., XVII, 5).

La solution de la difficulté apparente est en ceci : Dieu a tout fait pour la plus grande gloire de son Fils, comme le Fils pour la plus grande gloire du Père mais la plus grande gloire du Fils était dans le don d'un amour supérieur, l'amour du sacrifice de la croix !

C'est ce que nous allons voir.

II. — *Le Christ a atteint le sommet de tout amour créé dans sa passion, sa crucifixion, sa mort*

Cet amour de Jésus-Christ, dans sa croix, a deux directions : *a)* envers son Père, *b)* envers son Eglise ou corps mystique.

a) *Envers son Père :* Nous l'avons entendu dire lui-même : « C'est pour cette raison que Dieu m'aime, parce que j'offre ma vie » (Allégorie du Bon Pasteur).

Le don de tout lui-même à son Père, c'est la preuve de son suprême amour.

Montrer Jésus à Gethsémani : sueur de sang. An-

goisse mortelle. Prière anxieuse : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! »

Jamais acte d'amour plus grand, plus héroïque n'a été demandé à un être créé. L'humanité sainte du Christ, en sa grandeur sublime, tremble cependant elle-même devant l'horreur du calice ! Impossible de comprendre l'amertume de ce calice, si l'on ne prend garde qu'à la douleur physique. Mais ce calice, c'est l'assomption par le Christ, homme de douleurs, de toutes nos fautes, de toutes nos hontes, de toutes nos ignominies morales. Jésus prend sur lui toute cette malédiction ! Et c'est dans un élan d'amour inégalé, envers son Père, pour répondre à l'amour du Père pour lui-même et pour nous tous, que Jésus-Christ, surmontant son effroi et son dégoût s'écrie : « *Non pas comme je veux ! mais comme Vous !* »

Jamais l'Amour infini ne fut aimé comme il l'a été en cet instant par Jésus, et comme il le sera jusqu'à la fin des siècles, car chacun des actes du Christ demeure pour l'éternité et garde à jamais son intensité, sa direction, son prix.

b) *Amour de Jésus-Christ envers son Eglise.* — S. Paul a fort bien exprimé toute la signification de la Croix du Christ dans cette phrase de son Epître aux Ephésiens :

« Le Christ aime son Eglise et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans l'eau baptismale » (v, 25-27).

Jésus avait dit lui-même : « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (Jo., xv, 13). Du reste tout son discours après la Cène n'est qu'un long cri d'amour pour nous : « Comme le Père m'a aimé, dit-il, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour ! » Les âmes ferventes puiseront jusqu'à la fin du monde dans ces grands cris d'amour leur réconfort et leur joie.

« Je ne vous appelle plus « des serviteurs... », mais je vous ai appelés « amis... » (Jo., xv, 9 et 15).

On comprend que S. Jean, ayant recueilli ces discours inoubliables, ait pu écrire ensuite dans sa première épître : « C'est à ceci que nous avons connu l'amour, en ce que lui a donné sa vie pour nous » (I Jo., iii, 16).

Et S. Paul, qui répétait avec transport : « Le Christ m'a aimé et s'est livré pour moi » (Galates, ii, 20) déclare dans son épître aux Ephésiens qu'il souhaite aux fidèles de se rendre capables

« de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la profondeur et la hauteur, même de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance » (Ephésiens, iii, 18-19).

De tous ces textes, les âmes aimantes se sont nourries durant des siècles. La vie des saints est pleine des expressions d'enthousiasme que la mort du Christ pour nous arrache à leurs cœurs. Un François d'Assise ne pouvait se consoler à la pensée que « l'amour n'est pas aimé ! » Et il est bien vrai, hélas ! qu'il ne l'est pas comme il devrait l'être.

Angèle de Foligno entendait Jésus lui dire :

« Regarde bien : trouves-tu en moi quelque chose qui ne soit pas amour ? » (Edition E. Hello, p. 80).

Voici comment elle décrit les souffrances de Jésus dans sa Passion :

« Jésus qui haïssait le péché d'une haine infinie, ne sentait pas seulement sa Passion en tant que supplice, il la sentait en tant que péché et souffrait d'elle en tant que péché plus que de toutes choses. Le péché avait pour auteurs des peuples entiers, les Gentils, les Juifs, ou plutôt le genre humain réuni contre Dieu... Sa douleur sans mesure, digne du crime et des criminels, de leur nombre et de leur énormité, se répandait sur les nations. Il souffrait inexprimablement de la malice de ses ennemis ; leur zèle à abolir son souvenir, son nom et à combattre ses élus lui perçait le cœur. Il compatissait à ses disciples persécutés à cause de lui... Il compatissait aux douleurs de sa mère... Son âme très noble et très sainte recevait la douleur de partout à la fois. Toutes les tortures de son corps très délicat, très pur, très sensible, retombaient, avec toutes les amertumes, toutes les angoisses, tous les déchirements spirituels, retombaient sur son âme déchirée à la fois par la souffrance sans restriction, par la souffrance universelle » (*ibid.*, p. 128-129).

Si nous citons cette page, c'est pour donner une idée des déductions tirées par l'amour mystique des saints du spectacle des souffrances du Christ. Retenons surtout la dernière parole : le Christ a voulu ressentir en lui « la souffrance universelle ». Vérité profonde. La souffrance dans l'humanité est la suite du péché. En prenant tout le péché, Jésus-Christ a pris aussi toute la souffrance. Toute souffrance prend en s'unissant à la sienne un caractère sacré. Tout prend un sens dans notre vie, par l'union à la mort du Christ.

* *

Conclusion : Nous emprunterons encore à Ste Angèle de Foligno : l'amour nous enveloppe, nous presse, nous fait violence, nous attire :

« O ma fille, lui disait Jésus, je t'aime beaucoup plus que tu ne m'aimes : ô mon temple choisi, le cœur du Dieu tout-puissant est appliqué sur ton cœur » (*ibid.*, p. 119).

C'est un écho des paroles de S. Paul : « Je ne vis plus mais c'est Jésus qui vit en moi ! » Pourquoi ? parce que « j'ai été crucifié avec le Christ » (Galates, ii, 19-20).

Dieu est amour, il n'a créé que par amour. Il ne nous a rachetés que par amour. Il ne nous demande que notre amour. Sans cet amour qui est notre fin dernière, nous ne sommes rien, nous ne valons rien, nous ne pouvons rien espérer, nous ne vivons pas, nous sommes voués à la mort éternelle. Mais si nous aimons comme nous devons aimer, nous vivrons sans fin dans l'Amour !

XXIV

« A SOUFFERT SOUS PONCE-PILATE, A ÉTÉ CRUCIFIÉ, EST MORT, A ÉTÉ ENSEVELI... *(fin)*

Rappeler le mot de S. Philippe à Notre-Seigneur : « Seigneur, montrez-nous le Père et cela nous suffit. » — « Jésus lui répondit : « Il y a longtemps que je suis avec vous et tu ne m'as pas connu ! Philippe, celui qui m'a vu a vu aussi le Père » (Jo., xiv, 8-9).

La pleine révélation de Dieu aux hommes s'est donc faite en Jésus-Christ. Il n'y a pas, il n'y aura jamais à chercher au-delà. Cette révélation atteignit son plus haut degré de clarté dans l'acte le plus élevé du Christ : sa passion et sa mort en croix. C'est pour cela que nous avons dit que ces événements étaient les plus divins de l'histoire universelle, en ce sens qu'ils ont été choisis, voulus, décrétés et réalisés par Dieu, à travers les libres volontés humaines, plus que tous les autres événements réunis.

Nous avons dit également que le motif divin de ces événements, la raison pour laquelle Dieu les a voulus c'est son *amour*. Nulle part ailleurs que là, ne se vérifie la définition de Dieu donnée par S. Jean : *Dieu est amour !*

Il nous reste à considérer *les fruits* de cette bienheureuse passion et mort du Sauveur.

Observons d'abord que l'amour se suffit à lui-même, qu'il est à lui-même sa fin dernière. Que Dieu agisse en Dieu, c'est-à-dire en Père tout-aimant, c'est là un *fruit* infiniment adorable en soi.

Mais la forme que prend l'amour de Notre-Seigneur 1o envers son Père, — 2o envers nous, et les fruits qui en découlent doivent être médités avec soin.

I. — *Fruits de la passion et de la mort de N.-S. envers son Père*

a) C'est dans sa passion et sa mort, non exclusivement certes, mais principalement, que Jésus-Christ a rempli la fonction d'amour que son Père lui avait confiée : celle de Médiateur entre les hommes et lui. Ce titre de Médiateur s'identifie en lui avec celui de Pontife. Le Prêtre, selon l'Epître aux Hébreux (v, 1 et s.) « est pris d'entre les hommes et établi pour les hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu, afin d'offrir des oblations et des sacrifices pour les péchés. »

b) Jésus-Christ réalisa alors l'idéal du prêtre « selon Melchisédech ».

Il fut le Grand-Prêtre unique et parfait :

« Tel est le grand-prêtre qu'il nous fallait, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et élevé au-dessus des cieux » *(ibid.*, VII, 26).

Il n'a pas eu besoin de s'y prendre à plusieurs fois pour remplir sa sublime fonction :

« car ceci, il l'a fait une fois pour toutes en s'offrant lui-même » *(ibid.*, VII, 27).

Toute cette magnifique épître développe le même thème : Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, grand-prêtre de l'humanité, s'offrant lui-même, sur la croix en victime pour rendre à son Père tout l'honneur qui lui est dû par la création toute entière.

c) Que la mort de Jésus-Christ en croix ait été un véritable sacrifice, ou pour mieux dire, le sacrifice par excellence, c'est un dogme de foi pour nous. (Voir C. de Trente, Session XXII, chap. 1, canons 3 et 4.)

d) Naturellement, cette doctrine si clairement affirmée dans l'Epître aux Hébreux, se retrouve chez les Pères. Voici S. Jean Chrysostome :

« *C'est ainsi que le Christ a été offert une fois.* » Offert par qui ? Par lui-même. En ce passage (Hébreux, IX, 28), il est dit non seulement prêtre, mais également hostie et sacrifice. Et l'on apporte ensuite la raison pour laquelle il fut offert : « Pour détruire les péchés de la multitude. » Pourquoi est-il dit : « de la multitude » et non de tous ? Parce que tous n'ont pas cru. Sans doute, il est mort pour tous, pour sauver tout le monde, autant qu'il était en lui ; sa mort équilibrait à elle seule la ruine de tous ; mais il n'a pas détruit et enlevé les péchés de tous, parce qu'eux-mêmes ne l'ont pas voulu... » *(P. G.*, LXIII, col. 129).

e) La théologie s'est appliquée à détailler, dans ce sacrifice, les fruits divers obtenus du côté de Dieu : elle distingue : l'*adoration*, la *réparation*, l'*action de grâces*, l'*impétration*.

Chacun de ces fruits demande une explication détaillée et complète :

L'adoration, reconnaissance du souverain domaine de Dieu sur toutes choses, anéantissement de la créature devant la majesté du Créateur ;

L'action de grâces, acte de reconnaissance pour les bienfaits reçus, c'est-à-dire pour tout ce que nous sommes, car nous avons tout reçu ;

Réparation, offrande satisfactoire pour les péchés de toute nature, qui ont offensé Dieu ;

Impétration, demande à Dieu de toutes les grâces qui conduisent au salut.

Mais ce qu'il faut noter, c'est que chacune de ces tâches du sacerdoce du Christ est accomplie universellement, souverainement, parfaitement, et même, en raison de la personne divine de Notre-Seigneur, *infiniment*.

Dans le sacrifice de la croix, Dieu a reçu une adoration infinie, une gratitude infinie, une satisfaction infinie, une imploration infinie, suffisant à équilibrer tous les mondes non seulement réels, mais possibles. A supposer que, par impossible, tout le reste des créatures fût en rébellion contre Dieu, la seule réalisation de la croix rédemptrice suffirait à justifier la création et à donner à l'œuvre de Dieu son sens et sa valeur.

Tout ce que les créatures ajouteront à la croix n'en changera pas le total, parce que l'on n'ajoute rien à l'infini. Tout, du reste, ne prendra sa valeur que dans la croix et par la croix, c'est-à-dire par le sacrifice souverain de Jésus-Christ.

II. — *Fruits de la passion et de la mort du Christ, dans l'Eglise et en nous*

a) Nous avons cité la parole de S. Paul : « Le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle lui-même, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans l'eau baptismale, avec la parole, pour la faire paraître devant lui, sans ride ni rien de semblable, mais sainte et immaculée » (Eph., v, 26-27).

Ce texte dit tout. Il se décompose en deux aspects : *purification, — sanctification.*

b) Purification : cela veut dire, destruction du péché. Comment ? par les sacrements qui ont pour but de remettre les péchés : baptême, pénitence, extrême-onction. — Ces sacrements tirent toute leur efficacité de la passion du Sauveur. Ce point mériterait de longs développements.

c) Sanctification : Jésus-Christ, par sa passion, ne se borne pas à effacer tous nos péchés, il enfante un *corps mystique*, qui est son Eglise, et dont il est la tête, et il communique à tout le corps la sainteté, la vie de la grâce à tous ses degrés, depuis la justification initiale jusqu'aux plus hauts sommets de la vie d'identification de l'âme avec Jésus-Christ, dans la très haute sainteté.

Et cela se fait à la fois par les sacrements et en dehors des sacrements : par les sacrements : confirmation, ordre, mariage, mais surtout *eucharistie*, sacrement par excellence, et qu'on appelle : *le Très Saint-Sacrement*, tout court.

On ne peut parler de l'eucharistie sans la rattacher au sacrifice de la croix. Elle n'en est que la reproduction, sous une forme mystique et non sanglante. Elle en est donc le *fruit principal* et comme le sacrifice de la croix, elle est orientée à la fois du côté de Dieu, comme sacrifice quotidien et perpétuel, et

du côté de l'homme, comme nourriture sacrée et surnaturelle.

Mais la sanctification du *corps mystique*, se fait aussi, en dehors des sacrements, par la méditation, l'oraison aux formes les plus diverses et les plus sublimes, la prière soit vocale, soit implicite dans l'action accomplie pour Jésus-Christ et avec Jésus-Christ.

Voici comment S. Augustin donne une idée de tout cela, dans une belle page du *de Trinitate* :

« Par sa mort, en un sacrifice unique et très véritable offert pour nous, (le Christ) a effacé, aboli et détruit tout ce qu'il y avait de fautes en nous et tout ce qui permettait aux principautés et puissances mauvaises de nous garder captifs pour subir les supplices qui nous étaient dûs ; et par sa résurrection, il a appelé, tous ceux d'entre nous qui étaient prédestinés, à une vie nouvelle, il a justifié les appelés et glorifié les justifiés (Rom., VIII, 30)... » *(P. L.*, XLII, col. 899).

III. — *Application à chacun de nous*

Ce qui est dit de toute l'Eglise, est valable évidemment pour chaque âme. Et cela nous ouvre de nouvelles perspectives non moins immenses :

a) Valeur d'une âme : c'est la croix qui nous révèle la valeur d'une âme, Jésus-Christ est mort pour tous et pour chacun : « J'ai versé telles gouttes de sang pour toi ! » Ce mot célèbre de Pascal, chacun de nous peut et doit le dire. Tout l'apostolat catholique tire son origine, sa grandeur, sa fécondité de la croix du Christ. Les saints ont compris la valeur d'une âme, en fonction du sang du Christ. Voici un mot de sainte Marie-Madeleine Postel, fondatrice des Religieuses de la Miséricorde (morte en 1846, canonisée en 1925).

« Je voulais aller jusqu'aux extrémités de la terre, pour gagner une âme à Jésus-Christ ! Lorsque je considère mille ans, mille fois mille ans, autant de millions d'années qu'il y a de feuilles sur les arbres, de grains de sable sur les plages de toutes les mers, je suis encore loin du mot *éternité !* Eternité, qui me ravis, si je devais aller aux Indes, pour te gagner une âme, je partirais à l'instant, même si je devais, au terme de mon voyage, trouver le martyre ! »

Ainsi parlent les vrais apôtres.

Une Thérèse d'Avila, une Thérèse de Lisieux n'auraient pas pensé autrement. Thérèse d'Avila, en décrivant le « Château de l'âme », a donné la mesure de l'importance et du prix qu'elle attachait à *une* âme.

b) Valeur de la souffrance. — Autre fruit de la croix de Jésus-Christ : l'homme a appris à comprendre, à accepter, à utiliser, à aimer la souffrance et la mort même. Jésus-Christ ayant souffert pour tous les hommes, a sanctifié toute la souffrance humaine. Il veut que nous « portions notre croix, après lui ». Chacun de nous peut considérer sa douleur, physique ou morale, comme faisant partie de la passion du Christ. C'est S. Paul qui nous l'enseigne, quand il dit : « Maintenant, je suis plein de joie dans mes souffrances et ce qui manque aux souffrances du Christ, en ma propre chair, je l'achève pour son corps qui est l'Eglise » (Colossiens, I, 24).

Cela suffit à transformer la souffrance, à la diviniser, à en faire la source de mérites et de suffrages incalculables. Les saints en ont fait tous le plus grand usage.

c) Valeur d'un acte de charité. — C'est aussi dans la passion et la mort du Christ, par amour, que nous voyons le mieux la valeur d'un acte de charité. Pascal a exprimé cette valeur en disant :

« Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé... De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible et d'un autre ordre, surnaturel » *(Pensées*, Edit. de L. Brunschwicg, p. 697).

* *

Il résulte de ces aperçus sommaires que tout descend de la croix, que tout revient à la croix. Que l'on considère la gloire de Dieu ou le bien des âmes, c'est la croix qui en donne l'explication. La religion chrétienne, son culte, sa morale, sa pratique ascétique et mystique, tirent de la croix toute leurs substance. On ne saurait comprendre ni Dieu, ni l'homme, ni le péché, ni le ciel, ni l'enfer, ni la vie présente, sans la croix. S. Paul a appelé la croix « folie pour les Gentils, scandale pour les Juifs » (I Cor., I, 23). Cette folie, au regard des hommes, est la suprême sagesse aux yeux de Dieu. La vie des saints est faite de cette folie plus sage que toute la science des hommes.

« Jacopone, disait Notre-Seigneur au bienheureux auteur du *Stabat Mater*, pourquoi faites-vous ces folies ? — Pourquoi je les fais ? Seigneur, c'est parce que c'est vous qui me les avez apprises. Si je suis fou, vous avez été plus fou que moi, en voulant mourir pour moi ! » (Bienh. Jacopone de Todi).

Le saint Curé d'Ars avait sur la croix des mots frappants, comme en ont seuls les saints :

« La croix, disait-il, par exemple, est le don que Dieu fait à ses amis ! »

Certes, il n'avait pas de plus grand ami que son Christ ! Pas de plus grand ami que Marie, la sainte Mère de Jésus ! Comprenons donc bien que la croix fut le suprême amour de Dieu et de son Christ, qu'il peut et doit être le nôtre !

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

XX

Les Exercices de piété *(suite)*

LE CHAPELET

2. Le Saint Rosaire

L'Eglise n'a jamais ménagé ses bénédictions à cette dévotion. Cinq papes, au moins, furent, de ce point de vue, d'un zèle infatigable. Mais c'est surtout à Léon XIII que revient l'honneur d'avoir donné au Rosaire toute son importance et son extension. Et, comme le prouve l'histoire, si le Rosaire est une arme puissante contre les ennemis du nom chrétien, il est, pour nous, un moyen très efficace de sanctification.

* *

Quelle sublime *prière* d'abord ! Grâce à elle et par Marie, l'âme, pour peu qu'elle soit attentive, s'élève à Dieu et demeure à son contact. Quelqu'un a dit à ce propos que le Rosaire est « la sanctification de nos lèvres par les prières divines ». Comme c'est vrai !